

OLIVIER BORDAÇARRE

LA DISPARITION

D'HERVÉ SNOUT

D'HERVÉ SNOU

D'HERVÉ SNO

D'HERVÉ SN

D'HERVÉ S

D'HERVÉ

D'HERV

D'HER

D'HE

D'H

D'

DENOËL
SUEURS FROIDES

La Disparition d'Hervé Snout

DU MÊME AUTEUR

Romans

Géométrie variable, Fayard, 2006.

Régime sec, Fayard, 2008.

La France tranquille, Fayard, 2011. Poche Milady, 2016.

Dernier désir, Fayard, 2014.

Prix de la ville de Mauves-sur-Loire. Livre de Poche, 2015.

Accidents, Phébus, 2016.

Le Sexe du ministre, Phébus, 2018.

Séquelles, Moissons noires, 2021.

Appartement 816, L'Atalante, 2021.

Carte muette, Les éditions libertaires, 2022.

Livres d'artiste

Protégeons les hérissons, monologues, en coll. avec Damien Daufresne (photographies), La Diseuse, 2007.

Théâtre

Un nuage gorgé de pluie ou les débuts difficiles de Django Reinhardt, in *Musiciens en scène : de Mozart à Gershwin*, Retz, 2000.

Baguettes et chapeaux pointus, Cache-cache voyelles et Draculotte et les Charlottes, in *Pièces poétiques*, Retz, 2002.

Ariane ou Naxos-Élégie, Éditions Collodion, 2014.

Poésie

Un festin nu, Éditions Tarabuste, 2011.

Nouvelle

Manger M'Alice, Ska éditeur, 2013 (éditions numériques).

Protégeons les hérissons, Éditions Antidata (réédition), 2014.

Olivier Bordaçarre

La Disparition d'Hervé Snout

roman

DENOËL
SUEURS FROIDES

Design de couverture : Paprika

© Olivier Bordaçarre, 2024.

Publié en accord avec l'agence littéraire Astier-Pécher.

© Éditions Denoël, 2024.

À Véronique

À Mine et Alain

« ... écrire à la place des animaux qui meurent... »

Gilles Deleuze,
L'Abécédaire, A comme Animal

« Le domaine de la liberté commence là où s'arrête
le travail déterminé par la nécessité. »

Karl Marx, *Le Capital*

PROLOGUE

2004

De Gabin, dont on venait de fêter le quatorzième anniversaire, Nadine, sa mère, disait qu'il était un beau-jeune-homme-maintenant, et elle lui resservait une part de pâté à la viande avec des patates rissolées comme il les aimait, et elle lui arrangeait son lit chaque matin après avoir ouvert la fenêtre pour aérer un peu, et elle venait déposer un baiser sur ses cheveux blonds quand il était enfoui dans le gros fauteuil de fourrure synthétique devant un épisode de *Plus belle la vie*, tandis qu'Alain, son père, moins démonstratif, prouvait son amour à son fils en dirigeant des stages réparation de scooter des dimanches entiers ou en lui offrant une vraie canne à pêche professionnelle.

Nadine et Alain Raybert étaient de ces êtres qui ne comptaient rien. Ni l'argent, ni le temps, ni la peine, et encore moins l'affection, dont ils distribuaient les bienfaits sans distinction de sang aux enfants du nid, un fils unique et des gosses placés par l'aide sociale qui se succédaient sous leur toit pour des périodes plus ou moins longues, quelques mois, quelques années.

Mère de substitution, c'était le métier que Nadine exerçait avec abnégation, sans plainte, et sans cette fierté du devoir accompli puisque tout lui paraissait naturel. Alain, lui, assumait ses paternités fluctuantes tout en gérant son garage de quartier. Il passait le plus clair de ses jours le nez dans des moteurs, allongé par-dessous, courbé par-dessus, les sinus branchés sur les échappements, les mains aux ongles perpétuellement noirs, à farfouiller dans les engrenages mystérieux. À cinquante ans, Alain était abîmé. Il souffrait d'une lombalgie chronique et ses poumons encrassés de diesel crachaient parfois des choses suspectes, mais l'homme trouvait encore l'énergie de faire rire les moutards à la table du dîner en s'emplissant la bouche de purée maison pour sourire à pleines dents. Nadine poussait des *oh* d'indignation feinte et gloussait elle aussi aux singeries du mécano de La Générale (c'était le nom du garage d'Alain, La Générale – mécanique auto et carrosserie, à deux rues du foyer).

La vie allait ainsi. La famille Raybert s'augmentait, se diminuait puis se réaugmentait au gré des placements et des départs et chacun semblait y trouver son compte, maison comprise qui diffusait en volutes généreuses ses parfums d'adouçissant, de chocolat chaud et de poulet-frites.

Un jeudi soir de l'été 2004, entre deux copieuses assiettes de gratin de macaronis que Gabin ingérait sans un mot – les pâtes constituant le socle de son alimentation –, Nadine et Alain lui annoncèrent l'imminente arrivée de Gustave (l'adolescent précédent ayant pu rejoindre son foyer d'origine). D'après les informations transmises à Nadine par

l'assistante sociale chargée du dossier, Gustave avait subi de multiples maltraitances, humiliations, brutalités et actes de torture, de la part de ses mère et grand-mère, deux furies sadiques incarcérées dans le centre de détention du département depuis la découverte des faits. Le père, un illustre inconnu, s'était évaporé avant la première année de l'enfant, l'abandonnant aux mains expertes des deux femmes qui s'évertuèrent à détruire son existence avec méthode. Le rapport n'indiquait pas qu'à partir de trois ans, Gustave avait été pincé, brûlé, coupé, fracturé, étouffé, plongé tête la première dans un tonneau rempli d'eau croupie, et qu'il avait passé la plupart de ses nuits à même le sol terreux d'une cave glaciale. Il était stipulé que Gustave, douze ans, considéré comme miraculé, était profondément traumatisé, qu'il aurait besoin de beaucoup de temps pour recouvrer quelque confiance envers les adultes en général et les femmes en particulier, et qu'une attention de chaque instant faite de mots réconfortants, de douceur, de lenteur, de gentillesse et, surtout, dénuée de toute autorité, était le régime préconisé dans son cas.

Après le survol des détails de la fiche descriptive et le sentiment d'une peine immense, qui provoqua chez elle une immédiate et entière empathie, Nadine ne s'étendit pas sur le passé tragique de Gustave. Elle dit seulement que l'enfant avait été bien malheureux dans son ancienne famille et invita Gabin à lui réserver le meilleur accueil, comme il l'avait toujours fait, comme un frère, ni plus ni moins. Gabin donna son accord et enchaîna avec la seconde assiette de gratin.

Le lendemain, Gabin passa sa journée de collégien à imaginer le nouveau. Serait-il petit? Gros? Tordu? Bigleux? Aurait-il des dents en moins ou le cuir luisant d'une brûlure sur une main recroquevillée, comme cela était déjà arrivé? Combien de jours faudrait-il pour que l'amitié apparaisse? Du moins, la confiance? Peut-être, la complicité? Que partageraient-ils? Gustave portait-il les traces des mauvais traitements sur son corps? Était-il timide, agressif, bavard, muet? Qu'aimait-il dans la vie, si encore il aimait quelque chose, s'il n'avait pas perdu le sens même du verbe aimer?

Au soir, Gabin s'endormit sur ces interrogations et rêva d'un Gustave-papillon qui entraît par la fenêtre ouverte sur le clair de lune et venait se poser sur sa table de nuit pour lui grappiller un gramme de ses macaronis.

Dans la matinée du samedi, la travailleuse sociale référente accompagna Gustave chez les Raybert, préparés à l'accueil du garçon. Accueil sobre, mais tout de même : Alain s'était brossé les ongles bien à fond et rasé de près ; Nadine, coiffée et vêtue d'un chemisier à petites fleurs bleues, avait passé la lavette sur les carrelages du rez-de-chaussée ; Gabin, raie à gauche et mains dans le dos, s'était planté comme un piquet au milieu du salon.

Gustave apparut sur le seuil, bretelle du sac à l'épaule droite. Ses cheveux châtain clair étaient trop fins pour être peignés. Taillés aux ciseaux au-dessus de ses sourcils, ils tombaient en corolle autour de sa tête. Sa peau était sans teinte précise, diaphane. Son visage, creusé de concavités sombres, où s'étaient logées l'anxiété et la fatigue, possédait des proéminences, pommettes, menton, nez, aux allures

cadavériques. Cette singularité impressionna les membres de la famille d'accueil. S'ajoutaient à ce portrait une bouche entrouverte aux lèvres bleuâtres, des yeux gris qui jouaient au billard et des regards inquiétés par l'espace, les objets, les meubles, les murs et leurs occupants. Petit, maigre, Gustave flottait dans des vêtements d'emprunt comme un gamin sauvé in extremis du naufrage.

Il y eut un court silence lors duquel Nadine fut confirmée dans ses craintes. Gustave était en mille morceaux. Alain prit conscience de l'ampleur de la tâche qui les attendait et Gabin sut qu'il allait devoir mettre la main à la pâte davantage que d'habitude.

Madame Berger procéda aux présentations, énonça quelques recommandations et conclut administrativement en confiant à Nadine la chemise cartonnée sur laquelle était noté : Gustave ROMONDE né le 4 janvier 1992 – Famille RAYBERT. Puis elle s'en alla en souhaitant bonne chance à tout le monde.

Afin de détendre l'atmosphère et de démontrer à Gustave que l'on était à son entière disposition, on démarra la visite. Nadine l'invita à déposer son sac à dos et lui dit qu'ici, eh bien, c'était le salon avec l'écran de télévision, le canapé en tissu à fleurs beiges, la table basse en mélaminé façon marbre, où reposaient pêle-mêle télécommande, quotidien local, paires de lunettes, magazine de décoration, son fauteuil à elle et celui d'Alain pour les siestes du dimanche, le buffet avec partie vitrine et ses bibelots parmi lesquels la reproduction miniature d'une DS 21 M Pallas gris Palladium de 1969, le petit guéridon ici pour poser des trucs et, là, la petite table de bois blanc pour faire les papiers.

Gustave suivit des yeux l'énumération et finit par glisser ses mains dans la poche kangourou de son survêtement outremer à capuche.

Après un passage rapide dans la chambre des parents meublée avec modération d'un lit, de deux tables de chevet et d'une armoire, l'on se dirigea par un bref couloir vers la cuisine, suffisamment spacieuse pour servir de salle à manger. Alain jugea bon de lancer sur le ton de la plaisanterie que c'était là qu'on reprenait soit des forces soit du poids. Gabin sourit à l'ironie de son père en la majorant d'un *soit les deux* blagueur et Nadine confirma par un *tout à fait* destiné à l'abdomen d'Alain et en sous-entendant que c'était surtout sur elle que les estomacs pouvaient compter. Gustave put constater que l'harmonie régnait dans ce foyer et la visite se poursuivit par la salle d'eau, les toilettes, le cagibi puis l'étage, où l'on commença par la chambre de Gabin, son lit au carré, son bureau, son fouillis et ses posters de voitures.

Pour la chambre de Gustave, on avait fait les choses comme il le fallait afin que le rituel portât les fruits espérés. Nadine fit entrer l'enfant, lui décrivit l'ensemble à grands traits et le laissa juger. Un vrai lit, un vrai bureau pour les devoirs, une armoire toute neuve, une chaise à roulettes, un tapis beige imprimé d'empreintes de pieds aux couleurs primaires. Gustave paraissait stupéfait, mais l'on apprit vite que la stupéfaction était l'unique expression de son visage, du moins dans les premiers temps de son installation.

Puis, à midi, ce fut l'heure du premier déjeuner en famille et à 7 heures du soir, celle du premier dîner. Il y a, comme ça, au hasard des circonstances, des choses que l'on vit pour la première fois, et ces choses, une fois vécues, se répètent

et, une à une, se déversent dans le bain des habitudes, se mélangent au reste et mijotent doucement sur le petit feu du quotidien. Ainsi, Gustave était entré, pour la première fois, dans une chambre à lui. Il avait punaisé une photographie de son chien Jerry au-dessus de sa tête de lit. Il était allé aux toilettes, pour la première fois, s'était lavé les mains au lavabo de la salle d'eau, avait mis sa brosse à dents à côté des trois autres, était allé faire ses premiers pas dans le jardin avec Gabin qui lui avait montré son scooter, sa cabane et ses outils.

L'après-midi, Gabin proposa à Gustave de, au choix : regarder un film jusqu'au goûter puis bricoler dans le jardin ; prendre les vélos et monter au château fort ; aller pêcher dans l'étang des Lieux ou dans le ruisseau du Désir, qui coulait derrière le garage paternel. Gustave choisit la pêche. Il suivit Gabin dans la cour, où le matériel était entreposé sous un auvent de planches. Gabin saisit sa canne à pêche et la tendit à Gustave. « Tiens, je te la donne. Moi, je prends celle de mon père. » Et il ajouta en désignant sa canne : « C'est une professionnelle. » Le niveau de stupéfaction augmenta de plusieurs crans sur le visage de Gustave et les deux gosses s'en allèrent pêcher dans le Désir duquel Gustave sortit son premier poisson. Au travers du voile figé de son visage, Gabin crut deviner un sourire minuscule.

Après le premier dîner à quatre et la première promenade le long du canal, chacun gagna sa chambre respective. Alain et Nadine s'estimèrent satisfaits de cette journée et Gabin, partageant ce sentiment, souhaita une bonne nuit à Gustave en toquant trois coups sur la cloison. Gustave, assis au bord de son lit, ne répondit pas. Une angoisse était montée en

lui sous la forme d'images de cave humide, de bruits de clés dans des serrures, de rires gras, d'odeurs de moisi, et il se demanda comment il pourrait trouver le sommeil, seul dans cette chambre inconnue, dans le silence de cette maison qui aurait, au demeurant, apaisé n'importe quel enfant, mais avait paradoxalement sur lui l'effet d'un coussin écrasé sur sa figure et c'est haletant qu'il quitta la pièce, alla frapper à la porte de Gabin et pria ce dernier de l'autoriser à dormir à côté de lui, là, par terre, sur le tapis de laine épaisse, au pied du lit, comme un chien. Autorisation évidemment accordée. Et ce fut ainsi pendant plusieurs semaines. Toutefois, dès le deuxième soir, Nadine vint glisser sous Gustave un petit matelas d'appoint et un oreiller moelleux.

Un soir, Gabin s'empara du matelas et de l'oreiller et s'alla coucher chez Gustave. Gustave en fut étonné, mais tout irait bien puisqu'il n'était pas seul. Progressivement, Gabin aida Gustave à passer ses nuits dans son lit. D'abord, il s'endormait et, à l'aube, s'en allait sur la pointe des pieds sans refermer les portes. Puis il se mit à quitter la chambre de Gustave de plus en plus tôt. Un soir, il attendit que Gustave s'endormît pour s'éclipser. S'éveillant aux lueurs du jour naissant et surpris par l'absence de Gabin, le petit alla vérifier si celui-ci n'avait pas réellement disparu en jetant un œil par l'entrebâillement de la porte. Rassuré et plus confiant que la veille, il regagna son lit.

Nadine et Alain ne virent aucun inconvénient à cette méthode, comme ils ne voyaient d'ailleurs jamais aucun inconvénient à pratiquement tout ce que les enfants décidaient sous leur toit. Gustave et Gabin finirent par s'endormir chacun dans leur lit. On rangea le matelas, on rangea

l'oreiller, accessibles cependant à tout moment en cas de baisse de régime.

Le premier soir où Gabin laissa Gustave s'endormir seul, il lui souhaita une bonne nuit et ajouta : « T'inquiète. Je te protégerai toujours. Promis. »

PREMIÈRE PARTIE

Cuisine des Snout

Mardi 16 avril 2024
20 h 04

(Dix heures et trente-quatre minutes après la disparition)

Oui, cela pourrait commencer ainsi, ici, comme ça, d'une façon un peu banale, à la manière d'un roman de famille, dans cette pièce chaude et claire où se chevauchent les odeurs comme nulle part ailleurs, ce lieu de réunion où convergent quotidiennement les appétits, où bruissent les conversations et les silences, les cliquetis des couverts et les rumeurs des appareils électriques.

Au centre, faites d'un dialogue bois-métal très contemporain, la table et ses quatre chaises assorties sont cernées par un judicieux agencement de placards à portes coulissantes, de buffets à tiroirs munis de ralentisseurs, d'un réfrigérateur américain encastré à double porte, d'un four autonettoyant à touches thermosensibles, d'un quintet vitrocéramique avec sécurisation enfant, d'une hotte aspirante à quatre vitesses et triple niveau d'éclairage, d'un lave-vaisselle programmable et connecté, de deux éviers attenants avec robinet classique et douche de rinçage, et de plusieurs alcôves où glisser robot multifonction, tourne-à-épices, ustensiles divers, micro-ondes, cuit-vapeur,

cafetière branchée sur l'appli Express du smartphone, petit écran de télévision.

Un plan récapitulatif des circulations sur vingt-quatre heures indiquerait avec évidence que la cuisine constitue le centre de gravité de la maison. C'est là que passent et repassent l'ensemble des occupants du logis. On vient s'y désaltérer, on s'y installe pour se restaurer, on y prend un en-cas sur le pouce, on s'y arrête pour papoter un instant, regarder la chaîne d'informations en continu, y prendre parfois l'apéritif, y déballer les courses et y préparer les repas de chaque jour de l'année. La cuisine est à la fois cabine de pilotage, salle des machines et pièce de vie collective. Théâtre des amours et des conflits familiaux, elle est au cœur des existences, elle les jalonne, elle façonne l'architecture des journées, leur début, leur milieu, leur fin et, par ses fonctions élémentaires, l'alimentaire et le social, elle inscrit ses utilisateurs dans une norme rassurante parce que universelle.

Donc, ça commence ici, dans la confortable cuisine d'un pavillon cossu avec colonnades à l'entrée situé dans un quartier résidentiel d'une ville de province. Odile Snout s'apprête à servir le bœuf bourguignon qu'elle a laissé mijoter la veille et qu'elle a repassé au feu ce jour.

Odile Snout est une femme de trente-huit ans, blonde aux cheveux épais, volumineux et légèrement ondulés, souvent détachés, parfois retenus par des élastiques, des pinces, des foulards (comme à présent). Ses yeux sont d'un bleu de lagune, ses cils longs et fins, son nez droit, son cou allongé donne à sa tête un port altier, les rondeurs harmonieuses de son corps ne sont pas sans générer de franches convoitises,

tant de la part des hommes que des femmes. Odile est l'épouse d'Hervé Snout et la mère de leurs deux enfants, Eddy et Tara, des jumeaux dizygotes âgés de quatorze ans.

Depuis seize ans, elle est employée par la mairie de sa commune au poste de secrétaire de l'adjoint à la culture. Le dimanche ou pendant ses vacances ou même certains soirs, quand le programme télévisé ne lui dit pas trop, Odile s'adonne à la peinture sur toile, activité qui lui permet de se poser, de se concentrer sur autre chose, d'être un peu tranquille avec elle-même. Elle tente – en toute modestie – de marcher sur les traces des impressionnistes, d'entrer dans la couleur, de créer de la lumière. Elle reproduit des jardins de Giverny, des bords de Marne, des nymphéas, et ça, ça lui fait du bien, peu importe le résultat. Elle occupe pour cela une pièce chauffée dans une dépendance derrière la maison. Là-bas, elle est chez elle, dans son univers, avec ses peintres préférés, ses tubes d'acrylique et son chevalet.

Hervé devrait être rentré depuis plus d'une heure. Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Odile a acheté un gâteau à la pâtisserie du centre-ville et deux bougies en forme de chiffre, un quatre et un cinq. De temps à autre, Hervé revient du travail un peu plus tard que d'habitude, une réunion imprévue, un retard de livraison, c'est le lot de tous les responsables, chefs, entrepreneurs, directeurs, que d'être soumis aux vicissitudes de la hiérarchie – lorsque l'on dirige, on dirige de A à Z –, mais, tout de même, dans ces cas-là, Hervé prévient du contretemps.

Odile prononce cela à haute voix – elle insiste sur le *tout de même* – en retournant une dernière fois à la cuiller de

bois les morceaux de bœuf bien tendres dans la sauce veloutée aux effluves de thym et de vin cuit. Elle n'imagine pas que son époux (elle dit « époux » pour se distinguer de la prolétaire moyenne qui préférera le terme de mari) ait pu oublier ce dîner commémoratif.

Les enfants ont faim, la bouteille de médoc est débouchée, le plat est chaud, le bavarois aux fruits rouges attend dans le réfrigérateur, qu'est-ce qu'on fait ?

Eddy, dont l'estomac possède de faibles capacités de résistance au vide, propose de commencer doucement, papa ne devrait plus tarder maintenant. Tara, elle, n'émet aucun avis, la viande, elle n'y tient pas plus que ça, elle n'exprime aucune impatience, triture des boulettes de mie de pain sur la toile cirée à motifs géométriques, la tête penchée sur le côté et posée dans la vasque de sa main gauche.

Pourquoi pas, oui, mais, enfin, c'est dommage, réplique Odile à la suggestion de son fils. Il pourrait *quand même* prévenir, maintient-elle, et elle éteint le feu sous la marmite. Elle saisit l'écumoire, tend sa main vers Eddy pour qu'il lui donne son assiette, la remplit de deux beaux morceaux de bœuf accompagnés de carottes, de pommes de terre, de champignons, et nappe le tout d'une louche de sauce fuligineuse qui fait venir l'eau dans la bouche de l'adolescent. Elle réitère l'opération avec l'assiette de Tara, qui a préalablement stipulé qu'elle n'en voulait qu'un tout petit peu. Mais c'est de la viande d'ici, de chez nous, du vrai local, elle est très bonne, alors on mange et puis c'est tout.

La télévision est allumée. Un jeune homme exécute d'impressionnantes figures aériennes en skateboard. Le journaliste commente. En juillet prochain, lors des Jeux

olympiques de Paris 2024, la France inaugurera les premières épreuves de cette discipline. Elles se dérouleront sur la place de la Concorde transformée pour l'occasion en gigantesque terrain de sport urbain. Le sportif dit qu'il vient s'entraîner ici tous les jours pour s'imprégner des lieux, être dans l'esprit JO. Son objectif : une médaille. Skateboard, breaking, BMX, Paris 2024 fera la part belle à la jeunesse urbaine. « Les jeux, c'est du sport, mais c'est tellement plus encore... », conclut le journaliste.

Odile fixe l'écran sans y prêter grande attention. Il sera bientôt 20 h 30 et toujours pas d'Hervé Snout à l'horizon. Odile effiloche un morceau de bœuf avec les dents de sa fourchette. Elle envoie un message écrit à son époux, qui ne répond pas.

Tara dit qu'elle n'en veut plus. « Finis ton assiette », rétorque sa mère. Tara insiste, elle n'a vraiment plus faim. « Eh bien, laisse », capitule Odile.

Au-dessus de la porte qui mène au salon, la pendule NYC indique 20 h 38. Les enfants sont montés dans leur chambre, on n'a pas sorti le gâteau, Odile est seule dans sa cuisine. Son regard frôle le réfrigérateur, où sont coincées sous des aimants fantaisie – une banane, un verre de cocktail avec paille – des images de ses enfants à tous les âges, photos-souvenirs qui démontrent qu'une famille existe bel et bien sous ce toit, qu'elle a son histoire, ses anecdotes, ses rigolades, ses vacances au bord de la mer. Puis ses yeux s'arrêtent sur le tableau blanc où elle a coutume d'écrire ses listes de courses, jour après jour augmentées de ce qui manque à la maison. Elle jette un œil à la plaque publicitaire

rétro pour Coca-Cola, à la carte postale de Barcelone, à la boîte de galettes bretonnes qui contient des cure-dents, des fourchettes à escargots, les fiches cuisine de sa mère et tout un tas de petits déchets, dont on ne parvient pas à se séparer parce que ça peut toujours servir : un bout de ficelle, un bouchon de liège, un élastique, une soupape de cocotte-minute. Odile est à deux doigts de se demander ce qu'elle fait là toute seule à attendre le retour de son conjoint au lieu d'aller ficnoler son *Impression, soleil levant*. À une époque, elle l'aurait déjà appelé vingt fois. Elle s'inquiète, oui, mais raisonnablement, car sa propension à développer des angoisses irraisonnées, à imaginer des accidents sanguinolents, des crimes odieux, des enterrements lugubres, s'amenuise et cela est certainement le signe qu'Odile va mieux, qu'elle ne se laisse plus dévorer par l'anxiété, oh non, cela fait longtemps que c'est terminé, ça. Odile et Hervé Snout s'aiment-ils moins qu'avant ? Non, bien sûr, mais le temps passe sur les couples et les use plus rapidement qu'un galet de granit. Le galet, lui, s'érode, s'arrondit, se polit, embellit, tandis que le couple se creuse, perd ses rondeurs au profit d'angles et d'arêtes tranchantes, gagne en rugosité, se ride, vieillit. C'est normal, se dit Odile, oui, c'est normal. Hervé va rentrer, il a peut-être oublié son repas d'anniversaire, a dû filer à la chambre de commerce pour régler un détail, n'a pas pensé à téléphoner, car il ne pense plus qu'Odile peut encore s'inquiéter. C'est dommage, oui, l'on peut trouver cela dommage, mais en rien exceptionnel. Cependant, à bien y réfléchir, il n'a pu se rendre à la chambre de commerce à vélo à quarante kilomètres d'ici ; il serait d'abord repassé par la maison et aurait pris sa voiture,

une Mercedes GLB 200 Business Line noire. Alors, il est peut-être allé à une réception à la mairie ou au pot de départ d'un client ou elle ne sait quoi encore, Odile, qui est toujours assise sur une chaise dans sa cuisine.

Eddy a dévoré son assiette de bœuf bourguignon, il adore ça, c'est un vrai plaisir de le voir manger, ce gamin ; en revanche, Tara a trouvé que la viande n'était pas assez tendre. Ils sont vraiment différents, ces deux-là.

Odile se lève, tourne en rond, débarrasse la table et remplit le lave-vaisselle, gestes mille fois répétés depuis bientôt quinze ans, gestes qu'elle pourrait effectuer les yeux fermés. Voilà ce que produit le temps aussi : une sorte de cécité.

Hervé pourrait au moins passer un coup de fil, juste un coup de fil, ce n'est pas trop demander, si ? Ne serait-ce que pour la forme.

La télévision diffuse maintenant un épisode d'une série policière avec des véhicules qui roulent vite, des agents en civil, airs graves et faces de truands, au volant de bolides ou dans un bureau de la PJ en nocturne ou dans un ascenseur froid, et de vrais truands dans des voitures plus puissantes que celles des fonctionnaires. On devine dans les attitudes des agents de police une véritable fascination pour les gangsters ; leurs attitudes mimétiques expriment un devenir-voyou constitutif de la fonction autant qu'une frustration infantile issue de la cour d'école, où la distribution des rôles, voleurs et gendarmes, générerait toujours quelques bouderies de la part de ceux qui devaient faire respecter la loi. En général, ils couraient moins vite que les autres. Les truands ne connaissent pas cette fascination et peu d'entre eux échangent leur emploi. Cependant, la structure

hiérarchique du milieu truand rappelle par bien de ses aspects celle de la police. Boss, patrons, chefs, lieutenants, cerveaux, gros bonnets, seconds couteaux...

Odile observe l'écran comme s'il s'agissait d'un aquarium. Il est bientôt 21 h 30. Elle appelle Hervé, qui ne décroche pas. Elle ne laisse pas de message. Elle appelle sa mère.

Nicole Élisée, veuve de Félix Élisée, qui vit dans un appartement du quartier de l'hôpital, suggère à sa fille de ne pas s'inquiéter, Hervé va rentrer, Odile le connaît, elle sait qu'il est comme ça, il fait ce que bon lui semble, il va, il vient, et les autres, voilà, ils attendent. Odile n'est ni surprise ni idiote, inutile que Nicole lui rebatte les oreilles avec ce qu'elle pense de son gendre. Elle cherchait juste un peu de réconfort. Mais, visiblement, elle n'a pas composé le bon numéro. Nicole l'arrête. Elle ne dit pas cela pour être méchante, mais par lucidité, faut quand même avoir les yeux en face des, bon. « Est-ce que tu veux que je vienne ? » prononce-t-elle sur un ton qui marie l'empathie à une espèce de lassitude à peine dissimulée. Non, ce n'est pas la peine, Odile va patienter, Nicole a raison, il ne faut pas dramatiser et puis il sera bientôt 22 heures, sa mère ne va pas traverser la ville pour venir occuper un fauteuil du salon et attendre avec sa fille le retour d'Hervé.

Plus tard, Odile monte à l'étage, entrebâille la porte de la chambre de Tara et remarque que l'enfant dort profondément. Un léger parfum de lavande plane dans la pièce. Elle referme la porte sans bruit et ouvre celle de la chambre d'Eddy, sur laquelle est autocollée une affichette

représentant un sens interdit, dont la barre blanche horizontale est remplacée par un bandeau jaune et noir où l'on peut lire : CRIME SCENE DO NOT CROSS.

« Tu pourrais frapper ! » assène le garçon occupé à pianoter sur sa tablette. Odile s'excuse. Eddy demande si son père est rentré. « Pas encore », répond-elle. Mais il ne faut pas se tracasser, la réunion s'éternise certainement. Il est tard, il faut dormir pour être en forme au collège demain.

Odile redescend l'escalier, gagne la salle de bains, retire son foulard et entreprend de se démaquiller. Sans fard, son visage de nuit réapparaît, ni triste, ni serein, ni anxieux, simplement maussade, la gaieté l'ayant déserté depuis longtemps. Ses enfants, elle les a désirés, oui, enfin, il est plus juste d'affirmer qu'elle en désirait un, mais deux cœurs sont venus battre dans son ventre. Alors il a fallu faire face, s'organiser, supporter le double de fatigue. Pourtant, Odile ne regrette rien, oh non, jamais elle n'oserait exprimer le moindre regret. Il y eut deux enfants, voilà tout.

Elle enfle un legging bleu et une veste fine en polaire violine dont elle monte la fermeture Éclair. Un silence lourd règne dans la maison. Un silence qui dit l'anormalité de l'absence. Quelque chose cloche, elle le sent. D'autant qu'à minuit passé, Hervé n'est toujours pas là.

Chambre de Tara

Mardi 16 avril 2024

21 h 32

(Douze heures et deux minutes après la disparition)

Le volet électrique télécommandé du Velux grand format est fermé. La pièce n'est que chichement éclairée par le halo de la lampe de chevet, une sphère translucide, dont la luminosité est réglée au minimum.

Tara est assise en travers de son lit, dos au mur, et échange des messages avec Leïla, sa meilleure amie, son alter ego, celle avec qui elle partage tout, la seule à la comprendre vraiment.

Tara est une adolescente discrète au regard fuyant. Elle paraît fragile, timide, soumise, mais il n'en est rien. Elle est déterminée à atteindre l'autonomie le plus rapidement possible. Elle ne saurait verbaliser aujourd'hui son désir de fuite, mais il existe pourtant dans son esprit. D'ailleurs, elle reste souvent immobile, allongée des heures durant, le regard évadé vers le ciel, vers les nuages du jour ou le noir des nuits de grandes étoiles.

Intellectuellement, Tara n'a rien à envier aux adultes, ni chez elle ni au collège, qu'elle fréquente à regret, où elle

s'ennuie ferme et d'où elle rapporte des notes médiocres. Elle n'est jamais parvenue à s'adapter au milieu scolaire, régi par des lois dont elle ne reconnaît pas la validité, mais cela est peut-être un signe de bonne santé. Elle estime qu'elle a autre chose à faire dans sa vie que d'ingurgiter des sommes faramineuses de connaissances inutiles parce que non choisies. Au lieu d'apprendre par cœur, elle souhaiterait penser. Mais, les obligations ne pouvant être contournées, Tara se résigne. Elle lance des poids, absorbe des identités remarquables, dissèque des souris, ânonne des combinaisons de mots allemands, et tout ce qu'elle n'a pas choisi entre par une oreille et ressort par l'autre.

Tara est de taille moyenne, plutôt maigre, ses cheveux sont trop blonds, trop fins, trop lisses, la peau de ses paupières semble transparente autour de ses yeux petits et vert clair. La puberté transforme son corps doucement, sans à-coups, et l'on dirait que, par le dessin de ce corps, la jeune fille préfère passer inaperçue. Les regards de ses condisciples ne s'accrochent d'ailleurs pas sur elle et ses professeurs l'appellent tantôt Sarah, tantôt Mara. Tara ne les corrige pas. Cela ne servirait à rien, les profs ont définitivement renoncé à l'éducation, pense-t-elle.

Elle sait que sa mère, Odile, a choisi ce prénom en référence à un lieu du roman de Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*. Elle a lu ce roman et l'a trouvé pas mal.

Sur les murs crème de sa chambre mansardée sont fixés des pans de tissus aux motifs abstraits et trois affiches : au-dessus de son bureau encombré de cahiers, de carnets, de stylos, d'objets épars, le paysage accidenté d'un rivage battu par d'énormes vagues (Tara affectionne les déserts et les

mers, les montagnes escarpées, les jungles impénétrables); en face du lit, une photographie de la chèvre des neiges, prise par Jérémie Rorschach lors de son voyage dans le Yukon, animal rare dont les yeux noirs et le pelage blanc émergent de l'immensité sans fin de ce pays glacé, comme une apparition magique au centre d'une étendue de lait brumeux; punaisé sur la porte, un portrait de la chanteuse Cerise, dont Tara adore la voix cristalline et les mélodies aux influences ibériques et orientales. D'autres décorations sont suspendues à des crochets : un attrape-rêves (Tara les note tous dans un cahier qu'elle appelle sa boutique obscure), un mobile de cailloux, une peluche de fête foraine, trois tirages papier de photographies d'elle avec sa copine Leïla retenus par des minipinces à linge le long d'un bout de ficelle.

Tara écrit à Leïla que demain elle essaiera de battre son record d'endurance pendant le cours de sport : courir autour du stade deux heures sans s'arrêter. Tara est une adepte de la course de fond. Elle s'entraîne régulièrement et parvient à couvrir des distances phénoménales malgré son jeune âge. Son ambition n'est pas de participer à des compétitions, de remporter des victoires ou d'épater son professeur (épaté cependant), mais de courir longtemps, seule, à son rythme, en pensant à mille choses, en cherchant des solutions à des problèmes, en écrivant des poèmes dans sa tête. Tara aime courir. Elle aime cette répétition infinie du geste, le son de ses chaussures frappant le sol, celui de sa respiration, la vibration de ses muscles, la fatigue apprivoisée. Elle aime cette remise en question du sens même de ce qu'elle est en train de faire, la foulée subissant un traitement similaire

à celui d'un mot lavé de toute signification à force d'être répété. Courir, courir, courir... pour quoi faire?

Elle a remarqué que, malgré cette sensation de perte, ses pas demeurent tous différents. Ils varient selon la vitesse, la matière du sol et ses accidents, sa concentration, les infimes variations de rythme, et Tara en conclut que, sous les apparences de l'immuable, tout est toujours différent. Donc, le sens ne se perd point, il perdure.

Le samedi, le dimanche, certains soirs en rentrant du collège, Tara s'en va courir au stade municipal, autour de son quartier ou dans la ville. Seule, elle court, elle pense, et ses pensées adoptent le mouvement de la course, elles avancent.

Elle écrit aussi à Leïla que son père n'est pas rentré, ce soir. Leïla, qui a perdu le sien à l'âge de dix ans, estime, en son for intérieur, que Tara a de la chance de pouvoir attendre son père, mais elle ne dit rien de ses états d'âme et préfère exprimer de l'empathie. « Ah bon ? » écrit-elle dans un texto accompagné d'un émoji triste avec larme à l'œil. Tara répond que ce n'est pas la première fois, qu'elle n'est pas très inquiète, que sa mère surtout est déçue parce qu'elle avait préparé un repas d'anniversaire.

Quel âge ?

Quarante-cinq.

Au moins, le repas s'est déroulé dans le calme. Il n'y a eu aucun conflit, aucune remarque. Eddy a bouffé sa bidoche ; Odile n'a pas insisté quand Tara a rechigné à finir la sienne. D'ailleurs, elle a décidé d'être végétarienne à partir de maintenant. Elle ne supporte plus d'imaginer toutes ces bêtes confinées des heures durant dans des camions à étages,

débarquées dans des hangars, poussées dans des couloirs et tuées à la chaîne, chaque jour, partout. Un véritable carnage. Elle s'est bien renseignée, Tara, avant de prendre cette décision. Elle donne à Leïla le nombre d'animaux abattus tous les jours dans le monde : quatre milliards. Pour Leïla, ce chiffre ne représente rien, il est trop énorme, il est une abstraction. Alors Tara lui envoie le nombre de poulets tués chaque jour de 2003 en France : 2 031 687. Mais Leïla ne comprend pas plus ce chiffre qui lui semble irréel. On ne peut pas tuer deux millions de poulets par jour dans un petit pays comme la France, ce n'est pas possible, il doit y avoir une erreur. Elle répond par des points d'exclamation. Et puis Leïla aime la viande, elle en a tellement l'habitude. Son esprit ne conçoit pas la possibilité de s'en passer. Alors Tara lui dit que cela correspond à vingt-cinq poulets abattus chaque seconde. Elle écrit : cha-que-se-conde. Leïla répond : « Ah quand même... » Oui, c'est-à-dire que depuis qu'elles sont chacune derrière leur écran, comme tous les soirs à cette heure, disons depuis dix minutes, schématiquement, on en est déjà à quinze mille poulets. Leïla réagit : « Grave ! » Et puis Tara ajoute qu'elle ne supporte plus les discours sur les protéines animales considérées comme essentielles dans l'alimentation des humains ; elle évoque aussi les maladies provoquées par la consommation de viande, les élevages intensifs, les virus, la pollution, les zoonoses. Tara a regardé des documentaires, elle a des arguments.

« J'espère que ton père va rentrer », lui écrit Leïla pour revenir au point de départ de leur conversation. Tara partage ce souhait, mais un repas sans dispute ou simplement sans tension, c'est toujours cela de gagné, on digère mieux.

Son père, oui, il reviendra. Elle n'en doute pas un instant. Il embrassera Odile sur la bouche et voilà; plus par convention que par affection, d'ailleurs, car sur ce plan-là Tara n'est pas naïve, elle a constaté qu'entre ses parents ce n'est plus tout à fait ça. Ils ne rient plus ensemble, l'ambiance est morose la plupart du temps, leur complicité de couple est une histoire ancienne et, depuis sa chambre à l'étage, la jeune fille n'entend plus rien de ce qui se passait, avant, dans la leur, au rez-de-chaussée. Cela ne la regarde pas, elle a d'autres préoccupations : écrire ses rêves, courir, grandir vite, s'en aller.

Tara souhaite une bonne nuit à Leïla. Elles échangent des sourires et des cœurs.

Elle s'interroge avec quelque appréhension sur la manière dont son père va réagir à son végétarisme. Sûrement très mal. Il restera évidemment sourd à toute forme d'argumentation justifiant cette « absurdité ». Il n'écouterà pas. Il n'a jamais rien écouté, on ne peut pas parler avec lui. Alors, Tara va devoir tenir bon, expliquer sans s'illusionner, mais expliquer tout de même un minimum. Elle a bien l'intention de résister.

Elle met une chanson de Cerise, la première de son second album, sa préférée.

Elle se souvient de ce repas d'il y a deux mois environ, lors duquel son père lui intima l'ordre de manger une cervelle d'agneau persillée qu'Odile avait accompagnée de haricots verts et de petits pois frais. Tara avait osé répondre que jamais elle n'introduirait un gramme de cette chose dans sa bouche. Hervé ne l'entendit pas de cette oreille et se lança

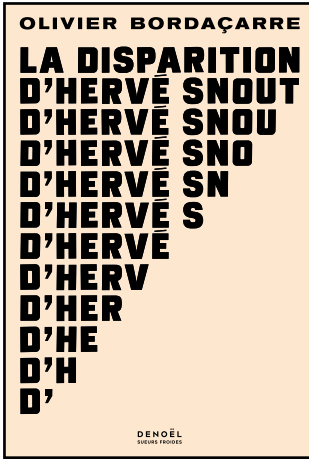
Odile Snout s'affaire dans la cuisine de son pavillon cosu. Le bœuf bourguignon qui a mijoté toute la journée est prêt. Avec ses deux adolescents, elle attend son époux, dont on fête ce soir-là l'anniversaire. Les heures passent et Hervé ne se montre pas. Quelque chose ne tourne pas rond chez les Snout et l'angoisse commence à monter.

Le lendemain matin, à la gendarmerie, le lieutenant ne semble pas inquiet. Hervé finira par rentrer chez lui, et reprendre son travail.

On a bien le droit de disparaître.

De sa langue incisive d'où émerge une poésie du quotidien, Olivier Bordaçarre brosse une analyse glaçante du monde du travail, du couple et de la famille.

Olivier Bordaçarre est né en 1966 à Paris. Il a écrit une dizaine de romans, dont *Dernier désir* (Fayard, 2014) et *Appartement 816* (L'Atalante, 2021).



**La Disparition
d'Hervé Snout
Olivier Bordaçarre**

Cette édition électronique du livre
La Disparition d'Hervé Snout de Olivier Bordaçarre
a été réalisée le 1 décembre 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207178676 - Numéro d'édition : 612683)
Code Sodis : U59272 - ISBN : 9782207178706
Numéro d'édition : 612686